

Le dieu du « messeux »

Gilles Marcotte

Volume 27, Number 5 (161), October 1985

L'hypothèse Dieu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1985). Le dieu du « messeux ». *Liberté*, 27(5), 101–107.

GILLES MARCOTTE

LE DIEU DU «MESSEUX»

Il est inconvenant de parler de Dieu. Pour le faire avec quelque décence, et sans se contenter d'une négation ou d'une affirmation simples, il faudrait peut-être, à un extrême, le considérer avec Bernard-Henri Lévy comme un «effet de texte», une nécessité discursive, une sorte de précaution oratoire sans laquelle l'humanité risque toujours de retomber dans les indistinctions et les fureurs du naturel. Intellectuellement, cela se défend tout à fait. On peut, à ce compte, faire entrer Dieu et la théologie dans le roman moderne, comme l'a fait Philippe Sollers, auteur de *Femmes*. A l'autre extrême, Soeur Teresa. Elle parle sans doute de Dieu avec moins d'aisance, avec moins de brio, que les deux précédents. Peut-être même en parle-t-elle beaucoup moins. Ceux qui vivent Dieu en vérité ne sont pas, ces temps-ci, les plus bavards.

Entre les deux, entre ces deux extrêmes, tout discours sur Dieu ne peut qu'être claudicant, embarrassé. Vous n'êtes ni un homme de Dieu, au sens fort, ni un parfait incroyant. Vous êtes un «messeux», selon l'expression de Brice Parain. C'est-à-dire que régulièrement, vous vous rendez dans votre église paroissiale ou dans une autre, dans un temple irlandais à Atlanta ou dans les splendeurs romaines de Sainte-Marie-Majeure, vous vous joignez à un certain nombre de personnes pour réciter des prières consacrées par l'usage, vous suivez une liturgie où somme toute il n'est question que de Dieu et de sa

relation avec les hommes. Cela ressemble fort à une habitude, un conformisme. Où sont, dans une telle régularité, les fortes, les brûlantes convictions personnelles qui feraient que l'on puisse, que l'on doive peut-être même se passer de tout signe extérieur pour vivre une foi véritable? Les vrais croyants d'aujourd'hui, s'il en reste, ne se tiennent-ils pas à bonne distance de ces exercices trop voyants, et un tantinet vulgaires? Il est bien vrai que tout ça, qui constitue la pratique religieuse, est extrêmement impur. Vous admettez même, si l'on vous pousse un peu, qu'il s'y trouve des relents de paganisme, d'idolâtrie, de magie. Mais quand on vous demandera de parler de Dieu — et vous auriez peut-être dû décliner l'invitation —, ce ne sera pas de saint Thomas, de Hans Küng ou de quelque grande idée que vous partirez, mais de cela précisément, de la nécessité qui vous conduit chaque dimanche dans des églises généralement peu inspirantes. C'est là seulement, dans cette église, dans cette communauté dont on parlera peut-être dans quelques décennies, disait François Mauriac, comme de «la secte qui faisait maigre le vendredi», que vous vous sentez vraiment autorisé à prononcer le mot Dieu. Dieu, ça se dit à plusieurs, c'est le discours de plusieurs. S'il n'est qu'une idée personnelle, si grande, si noble qu'on l'imagine, les choses n'iront pas loin. On parlait beaucoup, il y a quelques années, de la nécessité d'une foi personnelle. C'était, à la limite, un contresens. Dieu est celui qui, par sa seule existence, me convainc, au sens quasi judiciaire du mot, que je ne suis pas fait que pour moi-même.

Voilà que le chat sort du sac, le fameux verbe: il *existe* vraiment, ce Dieu dont vous parlez, vous l'avez rencontré comme Monsieur Frossard, il vous a jeté à terre comme il l'a fait à Maurice Clavel? Non, je n'ai pas connu ces fulgurantes expériences, étant aussi peu mystique (je ne m'en vante pas) qu'on peut l'être. Je vis, comme la plupart de mes contemporains, dans une sorte de réduit rationaliste — qui correspond peut-être à ce que Claudel appelait le «bagne

matérialiste» — où le spirituel, toute forme de spirituel a mauvaise presse, et pour de bonnes, de solides raisons. Disons que j'ai pas mal fréquenté les preuves de l'existence de Dieu, les objections qu'on leur a faites et ce qu'on a répliqué aux objecteurs; et que je n'ai pas le goût de discuter. Pas de goût, l'expression est faible. Ce que je veux dire, c'est que je ne vois pas ce qu'une discussion sur la question de l'existence de Dieu pourrait amener de bon, de fructueux, de profitable. Allons un peu plus loin, cédon du terrain, cédon-le presque en entier. Dans le langage que nous parlons aujourd'hui, qui s'est donné pour fonction de définir avec exactitude un ordre soi-disant objectif de la nature, dit Northrop Frye, la question: «Y a-t-il un Dieu?» ne peut recevoir qu'une réponse négative, «parce que toute question sur ce sujet commençant par *y a-t-il* est, pour ainsi dire, déjà une question impie, et qu'un *dieu* signifie à toutes fins pratiques pas de Dieu». Si l'on estime que le langage de la rationalité moderne épuise toutes les possibilités du réel, que rien ni personne ne peut se trouver en dehors de ses prises, alors, oui, il faut mettre la clef sur la porte des églises et oublier ce Dieu, ce Yahweh, ce Jéhovah qui avait si fière allure dans les décors de l'ancien temps. L'étonnant, le paradoxal, c'est que c'est le christianisme lui-même qui est responsable, au premier chef, de cette désacralisation du langage, et que le «Dieu est mort» de Nietzsche aurait presque pu être proclamé par un Concile! Nulle part la critique du «divin», de l'aliénation par le «divin», n'est plus explicite et plus forte que dans l'Évangile selon saint Mathieu. Allez voir.

Je n'ai pas réglé la question, vous voyez bien. J'ai tourné autour du pot, j'ai tergiversé, je me suis défilé. «Abêtissez-vous», disait Pascal. Il y a de ça. On ne reconnaît pas, on ne reçoit pas Dieu parce qu'on est intelligent, cultivé, et cetera, bien que la raison ait son mot à dire dans tout ce qui concerne la vie et l'action des hommes. A l'hypothèse que je formulais tout à l'heure sur la suffisance de la rationalité moderne, je suis bien obligé de répondre par la négative. Tout

rationaliste que je sois, que je me sente, que je me veuille dans la quasi-totalité de mes activités, je pense que le rationnel n'épuise pas tout le champ du possible et que dans ce possible, justement, un possible qui résiste à l'érosion des cultures, loge la question de mon rapport à Dieu. Ce n'est pas fameux comme réponse, je le sais bien, mais je n'ai que ça. Ça, plus l'expérience des chrétiens, des milliers et des millions de chrétiens dont j'ai reçu, dont je reçois toujours quelque chose qui s'appelle la foi, et qui n'a de réalité que parce qu'elle m'arrive par les autres et que je la vis en eux autant et plus qu'en moi-même. Dieu, pour moi, est un nom propre; et c'est une affaire de noms propres. Il me vient par Mathieu, Marc, Jean, Luc, Paul, Dietrich Bonhoeffer, François Mauriac, et j'en nommerais d'autres, plus près de mes fidélités spirituelles. Ce sont eux qui font l'Église, et c'est l'Église qui, dans un certain sens, fait Dieu. De là à dire que Dieu est fabriqué par les hommes, il n'y a qu'un pas: je ne le franchis pas.

L'insistance que je mets à parler du caractère collectif de la rencontre avec Dieu me paraît correspondre à quelque chose d'essentiel dans l'expérience chrétienne, mais elle manifeste aussi, secondairement, une réaction contre l'écœurante sentimentalité individualiste à laquelle on avait réduit cette expérience dans ma jeunesse. Je pourrais en ajouter, des chapitres, à ce que Denise Bombardier raconte dans *Une enfance à l'eau bénite...* Je me souviens d'un livre de piété qu'on nous faisait lire au collège, et qui s'intitulait *Plus près de toi, mon Christ*. Nous en faisons des gorges chaudes mais quand même nous étions atteints, cette guimauve nous encombrait l'estomac. Et les retraites de vocation, le forcing ascétique, les sermons sur la pureté, l'état de grâce, le danger de mal mourir, d'être surpris par la Justice divine — qui nous attendait toujours au tournant! C'était, littéralement, à vomir. Et d'autres, beaucoup d'autres l'ont vomi en effet, tout le paquet, l'Église et Dieu avec, et je les comprends. Il m'arrive parfois de me demander si, pour faire comme eux, ce n'est pas le courage qui m'a

manqué, si je ne suis pas demeuré dans l'Eglise par faiblesse, pusillanimité, peur du changement, du vide, de l'absurde. Je ne puis pas en exclure la possibilité. Je sais également que, de tout le poison qu'on m'a inoculé dans ma jeunesse au nom de Dieu, je n'arriverai jamais à me débarrasser complètement. Dieu, dans mon expérience, c'est aussi ce poison, cette niaiserie. Et c'est encore, si vous voulez, à un tout autre niveau, le vieil impérialisme romain dont je me disais, en revoyant Saint-Pierre de Rome il y a quelques mois, que l'Eglise catholique était l'héritière indiscutable. Une image toute propre de Dieu, où est-ce que ça pourrait bien se trouver? Pas dans mon Eglise en tout cas, où l'on sait depuis belle lurette que la pureté, cette pureté-là, n'est pas de notre monde.

A un certain moment, à une certaine époque de ma vie, que je ne pourrais pas situer exactement, j'ai décidé de *faire avec*. Ne me résignant pas à jeter l'enfant avec l'eau du bain, je garde l'eau, en la filtrant du mieux que je peux. On devrait le savoir au Québec depuis la Révolution tranquille, en voyant la façon dont souvent l'héritage le plus contestable de notre passé religieux se déguise en laïque, qu'on ne recommence jamais à neuf, sur des frais entièrement nouveaux, que certaines marques historiques sont à toutes fins pratiques indélébiles, et qu'à vouloir se débarrasser hâtivement du morbide on se prive de cela même qui fait la santé. Du seul point de vue de l'anthropologie culturelle, il serait peut-être utile de réfléchir un peu sur la paradoxale fertilité de quelques-unes de nos attitudes les plus décriées, la culpabilité, le refus du monde, qui ont nourri le meilleur de notre littérature, de Nelligan à Réjean Ducharme, de Saint-Denys-Garneau à Marie-Claire Blais, d'Octave Crémazie à Anne Hébert. Je ne fais pas l'apologie de la culpabilité, de la morbidité morale, et je ne nous encourage certes pas à continuer dans cette voie. Mais je me souviens de ce qu'on dit dans l'Évangile à propos de l'ivraie et du bon grain.

Ce serait quoi, le bon grain? Disons, pour faire court: la confiance. Dieu serait celui qui autorise la

confiance, la confiance absolue, sans limite. C'est d'ailleurs le sens qu'a le mot foi dans l'Évangile — et non celui d'une réponse aveugle à la question de l'existence de Dieu. Dans l'Évangile de ce dimanche, par exemple, les disciples se trouvent avec Jésus dans une barque, celui-ci s'endort, et une violente tempête se déchaîne, qui menace de les faire périr tous. Jésus, brutalement réveillé par ses compagnons, leur dit: «Pourquoi avoir peur? Comment se fait-il que vous n'ayez pas la foi?» Rien n'est plus difficile à l'homme, et à l'homme moderne plus particulièrement, que de vivre une telle foi, de laisser tomber sa garde, ses préventions, ses armes défensives, sa carapace. J'en sais quelque chose. Il ne s'agit pas d'être naïf, de tenir pour peu de chose le mal du monde. Il n'y a pas moins naïf qu'un saint. La confiance qu'il met en Dieu, ou que Dieu met en lui, il la met également dans les hommes — autrement elle ne vaudrait rien — mais il sait, il sait trop bien les obstacles qu'elle y rencontre, et d'abord en lui-même. Elle existe dans le monde comme un aimant, comme un horizon ultime qui donne sens à chacune de ses entreprises. Et ce qu'elle combat, c'est la peur. La peur multiforme et partout présente, nourrie par le «cauchemar climatisé» qui nous fait absorber chaque soir, devant le journal télévisé, notre dose d'absurde quotidien. La peur qui paralyse; ou qui rend agressif comme un roquet. La peur qui veut toujours mettre un point final, tirer un trait, finir le mur. Je n'aime pas, et je ne suis pas obligé d'aimer tout ce que dit le grand patron de mon Eglise, le Pape Jean-Paul II. Mais quand il dit, quand il répète sans cesse: «N'ayez pas peur», je ne doute pas qu'il souligne l'actualité la plus pressante du message chrétien.

Je relis les quelques lignes qui précèdent, et je ne suis pas du tout sûr d'y avoir évité le ridicule du style pieux — qui est bien la pire des choses, *surtout* quand on parle de Dieu. Mais cette chute, cette difficulté pour le «messeux» de dire simplement le sens qu'a pour lui le mot Dieu, est sans doute en elle-même pleine de signification. Il y a quelque chose dans ma

culture, dans la culture qui est mienne et à laquelle je n'ai ni le moyen ni le désir d'échapper, qui empêche le discours sur Dieu de se formuler sans aucune singerie. Est-ce la faute à la Culture, ou à Dieu? Est-ce ma Culture qui se révèle inapte à proférer un discours libre sur Dieu, tout encombrée qu'elle est encore des débris de l'ancien? Ou Dieu est-il vraiment mort, pour de bon, irrémédiablement, devenu impensable, invivable? Je parie, avec quelques autres, pour la première partie de l'alternative.